

## CHAPITRE XXVIII

### GRANDS ÉVÉNEMENTS DANS L'HOTELLERIE

Le curé venait de terminer sa lecture, lorsque l'aubergiste, regardant sur la grande route, s'écria : « Voici une belle troupe de voyageurs : s'ils s'arrêtent chez nous, la journée sera bonne. — Qu'est-ce que ces voyageurs ? demanda Cardenio. — Quatre hommes à cheval, répondit l'aubergiste, armés de boucliers, de lances, et portant sur le visage des masques noirs ; au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc et voilée ; deux valets à pied les suivent. »

Dorothée à ses paroles se couvrit aussi le visage de son voile, et Cardenio se retira dans la chambre de don Quichotte pour éviter ces étrangers, qui entrèrent dans l'hôtellerie. Les quatre cavaliers paraissaient jeunes et bien faits. Ils descendirent de cheval : l'un d'eux alla prendre la dame voilée, et la fit asseoir sur une chaise, pas loin de la chambre où était Cardenio. Tout cela se passait dans un grand silence, sans qu'aucun ôtât son masque. La dame, s'asseyant, fit un soupir et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Leurs valets emmenèrent les chevaux à l'écurie ; et le curé les suivit pour s'informer de ce que voulaient dire ces armes, ces masques, et

air de mystère. « Ma foi, monsieur, lui dit un des valets, nous n'en savons pas plus que vous : depuis deux jours seulement nous sommes au service de ces cavaliers, qui, selon les apparences, sont des seigneurs déguisés. Celui que vous avez vu conduire la dame voilée paraît être au-dessus des autres, car on n'obéit qu'à lui. Quant à la dame, nous n'avons pas encore vu son visage ; elle n'a fait que gémir et sangloter pendant toute la route ; personne ne lui parle ni ne lui répond : ces messieurs voyagent sans dire un seul mot. Cette pauvre dame nous fait compassion : nous croyons, d'après son habit, que c'est quelque religieuse échappée de son couvent, et qu'on y ramène de force. »

Le curé revint près de Dorothée, qui, s'approchant de la dame voilée, et l'entendant soupirer, lui demanda si elle était malade, lui offrit avec sensibilité ses secours et ses consolations. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué qui commandait aux autres se pressa de dire à Dorothée : « Réservez votre pitié, madame, pour des personnes qui en soient plus dignes ; vous vous adressez à une ingrate, qui ne vous parlera que pour vous tromper. — Je n'ai jamais trompé, et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez si malheureuse que parce que je garde ma foi. »

Ces paroles furent entendues de Cardenio dans la chambre de don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant : « O Dieu ! serait-il possible ! me la rendriez-vous à la fin ? » A ce cri la dame tourna la tête, et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri était parti ; mais le cavalier la retint, tandis que le curé, inquiet du transport de Cardenio, se mettait au-devant de lui. La dame voilée, en se débattant, perdit le voile qui couvrait son visage, et, dans la même agitation, le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent : Cardenio reconnaît Lucinde, Dorothée reconnaît Fernand. Cardenio, malgré le curé, veut se jeter sur son ennemi ; mais Dorothée est évanouie. Le barbier pour la secourir se hâte d'arracher son voile. Don Fernand la regarde alors, demeure interdit, immobile, et, sans quitter les mains de Lucinde, promène des yeux troublés sur Dorothée et Cardenio.

Lucinde protesta qu'elle serait fidèle à Cardenio jusqu'à la mort. Dorothée plaida sa propre cause avec tant d'éloquence, que Fernand finit par se laisser toucher.

Le curé, le barbier, se joignirent alors à l'aimable Dorotheé; et les éloges, les hommages qu'ils prodiguèrent à Fernand achevèrent de le ramener. « C'en est fait, s'écria-t-il, que Lucinde et Cardenio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils n'ont que trop acheté : je ne puis leur rien envier; si mon épouse daigne pardonner mon égarement, si ma Dorotheé ne se souvient plus que du serment que je lui fis, et qu'en ce jour même je vais acquitter. »

En finissant ces mots, Fernand fléchit un genou devant Dorotheé; et, se retournant avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardenio. Celui-ci court la baiser et la mouiller de ses larmes. Fernand se hâte de l'embrasser; il va demander pardon à Lucinde, et retourne se jeter en pleurant dans les bras de son ancien ami. Dès ce moment plus de colère, plus de haine. Les quatre fiancés portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est partagée par le curé, maître Nicolas, Sancho lui-même, qui sanglotait.

Don Fernand se fit raconter par son épouse tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Il l'instruisit à son tour qu'après avoir découvert que Lucinde ne l'aimait pas, plein de dépit et de fureur, il avait quitté brusquement la ville. Bientôt il sut que Lucinde avait disparu de chez ses parents, et fut plusieurs mois à découvrir qu'elle s'était retirée dans un couvent situé au milieu de la campagne. Il forma le dessèin d'aller l'enlever : suivi de trois de ses amis, il en était venu facilement à bout, et le hasard l'avait conduit dans cette même hôtellerie où se terminaient enfin et ses peines et ses erreurs.





## CHAPITRE XXIX

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE L'ILLUSTRE INFANTE DE MICOMICON.  
BEAU DISCOURS DE DON QUICHOTTE

Tandis que ces époux heureux remerciaient le ciel d'un bonheur qu'ils regardaient comme un songe, tandis que le sage curé, le bon maître Nicolas, les félicitaient du fond de leur cœur, et que l'aubergiste lui-même, assuré qu'on lui payerait son vin, se réjouissait avec tout le monde, le seul Sanc̄o s'affligeait en secret de voir ses espérances détruites, son petit royaume à vau-l'eau, la princesse de Micomicon devenue une Dorothee, et le géant un don Fernand. Notre pauvre écuyer, fort triste, alla gagner, en soupirant, la chambre de don Quichotte, qui venait de se réveiller. « Votre seigneurie peut se rendormir, dit-il d'un ton lamentable; elle n'a plus de géant à tuer ni de royaume à rendre à la princesse; tout cela est fait et conclu. — Pardieu! je le crois, répondit son maître; jamais combat ne fut plus terrible que celui que j'ai livré à cet énorme géant. D'un revers j'ai fait voler sa tête; et le sang qui sortait du tronc coulait à mes pieds par torrents. — Oui, monsieur, je

sais fort bien que vous avez tué une outre de vin que l'aubergiste nous fera payer, et que vous avez inondé la chambre de six arrobes de ce vin rouge. Quant à la tête de géant, je vous conseille d'y renoncer; le diable l'a emportée, ainsi que bien d'autres choses. — Que dis-tu, Sancho? as-tu perdu le sens? — J'ai perdu mieux que cela. Levez-vous, levez-vous, monsieur; vous allez voir de belles choses, à commencer par la reine, qui est transformée à présent en une demoiselle Dorothée. Oh! nous avons fait de bonnes affaires depuis deux heures! — Rien ne peut m'étonner, ami, dans cette fatale maison, où tout ce qui arrive est enchantement. »

Sancho aida son maître à s'habiller; et pendant ce temps le curé instruisit Fernand et Lucinde de la folie de don Quichotte, des aventures qui lui étaient arrivées, et des moyens qu'ils avaient été forcés d'employer pour le tirer de la Roche-Pauvre. Don Fernand, diverti par ce récit, voulut que Dorothée continuât son rôle, et ramenât le chevalier dans son village, qui n'était plus qu'à deux journées de chemin. Dans ce moment notre héros parut, armé de pied en cap, le bouclier au bras gauche, l'armet de Mambrin sur la tête, et soutenu par sa lance. Don Fernand, surpris, admira cette extraordinaire figure, ce visage d'une aune de long, sec, noir, jaune, décharné, ce plat à barbe, ces armes bizarres, cette gravité noble et fière avec laquelle don Quichotte adressa ces paroles à Dorothée :

« Jeune beauté, que le malheur semble encore rendre plus touchante, je viens d'apprendre par mon écuyer que votre altesse s'est un peu ravalée, que de haute et puissante reine elle est devenue en un moment une simple particulière. Si le fameux roi Négremant, qui vous donna la naissance, a fait cette métamorphose dans la crainte que mon bras ne pût vous rendre votre empire, j'ose assurer que ce sorcier-là ne savait pas bien deviner. Pour peu qu'il eût été versé dans les histoires de chevalerie, comme j'ai l'honneur de l'être, il aurait su que tuer un petit géant n'est pour nous qu'une bagatelle. Si je ne dédaignais de me vanter, je pourrais dire qu'il n'y a pas deux heures que cette épée a fait couler..... — Tout mon vin! cria l'aubergiste, à qui don Fernand ordonna de se taire. — Il suffit, reprit don Quichotte, je veux bien ne rien approfondir, et me borner à vous répéter qu'il est encore temps, princesse déshéritée; dites un mot, et dans peu de jours tous vos ennemis.

abattus, vous serviront de degrés pour remonter sur votre trône.

— Seigneur, répondit Dorothée avec autant de grâce que de sang-froid, n'ajoutez aucune foi à ceux qui vous ont dit que j'étais changée; je suis celle que j'étais hier. Il est vrai pourtant que mon cœur, jusqu'à ce jour flétri par le chagrin, vient de trouver des consolations qu'il n'osait, hélas! espérer; mais je n'en suis pas moins la même, je n'en attends pas moins mon salut de votre invincible bras; et je compte dès demain me remettre en route avec vous. Ne doutez donc plus, je vous prie, de la science de mon père; jamais il ne l'a mieux prouvée qu'en m'ordonnant de venir vous chercher. Ma reconnaissance aime à publier, et ces messieurs le diront comme moi, que c'est à votre rencontre que je vais devoir mon bonheur. »

A ces paroles, don Quichotte, se retournant vers son écuyer, lui dit d'un ton irrité : « Petit Sancho, vous le voyez, j'acquies chaque jour de nouvelles preuves que vous êtes le plus grand maraud de l'Espagne. Répondez, monsieur le faquin, où aviez-vous pris, s'il vous plaît, que cette princesse était devenue une demoiselle nommée Dorothée, que j'avais tué des outres de vin, que le diable avait emporté la tête du géant, et mille autres impertinences que vous êtes venu me dire?... Mordieu! je ne sais qui me tient de faire sur vous un si épouvantable exemple, qu'il fasse trembler à jamais tous les écuyers menteurs. — Apaisez-vous, s'il vous plaît, répondit humblement Sancho; je peux fort bien m'être trompé sur les affaires de madame la princesse, et je ne demande pas mieux; mais pour la tête du géant et les outres de vin, monseigneur verra ce qui en est quand il faudra frire les œufs, c'est-à-dire payer le mémoire. — Cela suffit, reprit don Fernand; ne nous occupons que de madame la princesse, qui ne doit repartir que demain. Passons la nuit dans ce château le plus gaiement que nous pourrons; et lorsque l'aurore paraîtra, nous nous ferons tous un honneur de suivre le seigneur don Quichotte, pour être témoins de ses exploits et de ses grandes actions. — Vous le serez de mon zèle à vous servir, répliqua notre héros, et de ma reconnaissance pour la bonne opinion dont vous m'honorez. »

Le jour avait disparu, et par les soins de Fernand un excellent souper était prêt. Tout le monde se mit à une longue table, la seule qui fût dans l'auberge. Malgré les refus de don Quichotte, on lui donna

la place d'honneur. Il voulut que la princesse dont il était le gardine fût assise à ses côtés. Ensuite venaient Lucinde, le curé, maître Nicolas; et, vis-à-vis, don Fernand, Cardenio, et les cavaliers amis de Fernand. Le souper fut agréable : don Quichotte le rendit tel. Dès le commencement du repas, promenant sur tous les convives des regards de satisfaction :

« Messieurs, dit-il, n'êtes-vous pas frappés comme moi du hasard admirable qui réunit dans ce lieu des personnes aussi importantes, aussi rares, aussi justement illustres que nous le sommes? Sans détailler en particulier le mérite de chacun de vous, qui pourrait deviner, en vous voyant, que cette dame assise auprès de moi est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la TristeFigure dont la Renommée daigne s'occuper assez souvent? A qui devons-nous, messieurs, la réunion de tant de merveilles? A la chevalerie errante, noble profession, que ses travaux, que ses périls élèvent au-dessus de toutes les autres.

» Je ne suis point un barbare; je respecte et j'aime les lettres; mais gardons-nous de leur donner la prééminence sur les armes, ni même l'égalité. L'homme de lettres, il est vrai, instruit, éclaire ses semblables, adoucit les mœurs, élève les âmes, et nous enseigne la justice : belle et sublime science ! Le guerrier la fait observer : son objet est de nous procurer le premier, le plus doux des biens, la paix, la paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bornait toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres, à ces consolantes paroles : *Que la paix soit avec vous!* Cette paix, bien adorable, présent divin, source du bonheur, cette paix est le but de la guerre. Le guerrier travaille à nous la donner : c'est donc le guerrier qui remplit l'emploi le plus utile au monde. »

On écoutait notre héros avec attention et plaisir : la plupart des convives, étant militaires, trouvaient que don Quichotte était fort loin de parler et de raisonner comme un fou. Sancho, derrière lui, avait beau lui dire de manger, et qu'il prêcherait ensuite; le chevalier, se voyant applaudi, continua de la sorte :

« Examinons à présent si les travaux de l'homme de lettres peuvent se comparer à ceux du guerrier. Je conviens que le premier, presque toujours misérable, et quelquefois persécuté, manque sou-

vent du nécessaire, essuie les outrages de l'ignorance, les dures atteintes de l'envie; je lui tiens compte du malheur d'être forcé par le besoin de s'en aller grossir la cour de l'insolente opulence, de lui prostituer son talent, de lui sacrifier sa fierté; mais enfin il dort, il travaille, il philosophe librement dans sa petite chambre mal meublée, et méprise l'orgueil des riches en faisant tout seul un frugal repas.

» On a vu même, par des hasards bien rares à la vérité, l'homme de lettres parvenir, à travers un chemin âpre et long, à la place qu'il a méritée : la fortune, toute surprise de l'avoir favorisé, le fait jouir des richesses, des commodités de la vie, du crédit et de la puissance; il oublie alors ses peines passées, et se voit presque aussi heureux que s'il était un ignorant.

» Le guerrier souffre plus que lui. Plus pauvre encore, plus malheureux, la neige est son lit dans l'hiver; il n'a point d'abri dans l'été. Mourant de fatigue, de faim, esclave de l'heure qui sonne, il faut qu'il soit prêt à tous les instants; il court de périls en périls, reçoit blessure sur blessure, et son sort n'en est pas meilleur. Je ne parle point de la mort qui le menace sans cesse : on se donne à peine le temps de compter ceux qu'elle a moissonnés; je ne parle que de ceux qui par miracle lui échappent; qui, sortis hier d'une bataille, marchent aujourd'hui sur un terrain miné, le savent, et s'y arrêtent en attendant le moment de sauter; de ceux qui, dans une galère, accrochent la galère ennemie, vont à l'abordage le pistolet d'une main, le sabre de l'autre, environnés de l'abîme, ne voyant devant eux que des bouches tonnantes, et s'avancant sur une planche teinte du sang de leurs compagnons. Quelle sera leur récompense? L'oubli. L'homme de lettres a deux mille rivaux; le guerrier vainqueur en a trente mille. L'État ne peut le payer : il le sait, il n'en sert pas moins; il vole aussi rapidement au-devant de ces feux terribles, de ces machines meurtrières que l'enfer vomit de son sein afin de faire expirer le brave sous les coups éloignés du lâche, afin d'éteindre la valeur, si la valeur pouvait s'éteindre; invention affreuse et maudite, qui seule me fait connaître l'effroi, qui seule m'a souvent causé des regrets d'avoir choisi le noble exercice de la chevalerie errante! Il est affreux qu'un peu de poudre suffise pour donner le trépas à celui de qui l'épée mettrait en fuite

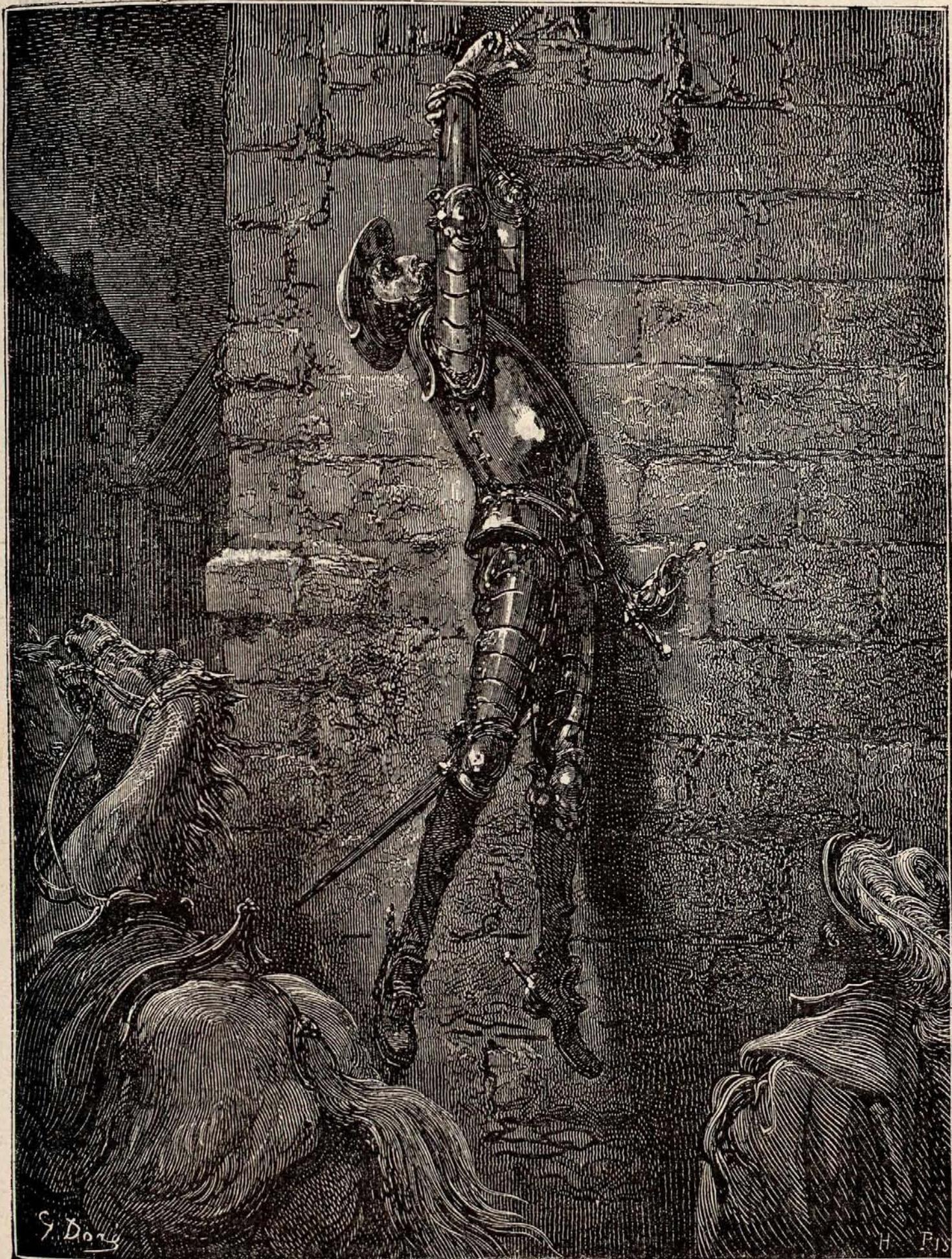
plusieurs escadrons. Mais que mon destin s'accomplisse, ma gloire en sera plus grande, puisque j'affronte plus de périls que les chevaliers des siècles passés. »

Don Quichotte se tut, et mangea. Tous ceux qui l'avaient entendu regrettaient sincèrement qu'un homme qui avait tant d'esprit, et qui parlait aussi bien, perdît tout à coup le bon sens dès qu'il s'agissait de chevalerie. Le curé, en applaudissant au discours qu'il venait de faire, lui dit que, malgré son état d'homme de lettres, il était entièrement de son avis. On acheva de souper, tandis que l'hôtesse et Maritorne préparaient la chambre de notre héros, afin que les dames ensemble pussent y passer la nuit.

Don Quichotte s'offrit pour garder le château contre les enchanteurs malins ou les scélérats de géants qui seraient tentés d'enlever les trésors de beauté qu'il renfermait. On accepta son offre avec reconnaissance. Sancho, qui se désolait de voir que toutes ces conversations empêchaient qu'on ne se couchât, alla s'étendre et dormir sur l'excellent bât de son âne, bât qui devait bientôt lui coûter cher. Notre chevalier, monté sur Rossinante, et armé de toutes pièces, sortit de l'hôtellerie pour faire sa ronde.

Tout dormait dans l'hôtellerie, excepté la fille de l'hôte et la servante Maritorne, qui, connaissant l'humeur de don Quichotte, résolurent de s'en divertir, tandis qu'il faisait la garde autour des murs du château. Ce château n'avait d'autre fenêtre du côté des champs qu'un grand trou donnant dans le grenier, par où l'on jetait la paille. Nos deux demoiselles montèrent à ce trou, d'où elles aperçurent notre héros à cheval, appuyé sur sa lance, levant de temps en temps les yeux au ciel, et poussant de profonds soupirs.

La fille de l'aubergiste l'appela doucement à elle avec des signes mystérieux. Notre héros, qui à la clarté de la lune l'aperçut au trou du grenier, y vit aussitôt une grande fenêtre avec des jalousies à treillis d'or, derrière lesquelles la belle demoiselle, fille du seigneur châtelain, venait lui demander d'avoir pitié de son amour. Le chevalier, trop courtois pour refuser un simple entretien, conduit Rossinante sous la jalousie, et s'en approchant le plus près possible : « Qu'il m'est douloureux, dit-il, ô jeune et charmante personne, de ne pouvoir payer votre tendresse que d'une stérile reconnaissance ! Prenez-vous-en au destin, qui dès longtemps m'a rendu l'esclave du



AU PREMIER MOUVEMENT QU'IL FAIT LES PIEDS DE DON QUICHOTTE  
QUITTENT LA TERRE.

seul maître que je puisse servir. Demandez-moi toute autre chose, beauté que je plains, que j'honore; demandez-moi, si vous voulez, une tresse des cheveux de Méduse, ou bien les rayons de l'astre du jour enfermés dans une fiole, je serai prompt à vous satisfaire. — Seigneur chevalier, répond Maritorne, nous n'avons pas besoin de cela; nous vous prions seulement de nous donner une de vos belles mains, pour que nous puissions y déposer un baiser, au hasard d'être hachées par le père de mademoiselle, s'il venait à le savoir. — Il s'en gardera, reprit don Quichotte; il sait trop quel sort l'attendrait s'il osait porter la main sur les membres délicats de sa fille. »

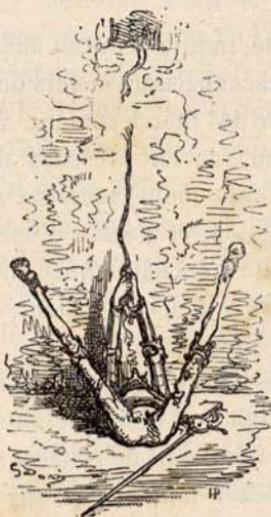
Tandis qu'il parlait, Maritorne préparait tout doucement le licou de l'âne de Sancho, qu'elle avait pris à dessein. Don Quichotte, pour arriver jusqu'à la jalousie, monta debout sur Rossinante; de là, étendant son bras au milieu du trou à paille : « La voilà, dit-il, cette main, l'effroi des méchants et l'appui des bons; cette main que jamais femme n'a touchée, pas même celle que j'adore. Je vous la donne, non pour la baiser, mais pour que vous admiriez ses veines, ses muscles entrelacés, et que vous jugiez par eux de la force de mon bras terrible. — C'est ce que nous allons voir, » reprit la maligne Maritorne en jetant le nœud coulant qu'elle avait fait au licou sur le poignet de don Quichotte. Elle tire aussitôt la corde, va l'attacher à la porte, et quitte le grenier avec sa compagne.

Don Quichotte, se sentant pris, et ne voyant plus personne, commence à craindre que cette aventure ne soit encore un enchantement semblable à ceux qu'il avait éprouvés dans cette fatale maison. Il se reprochait sa confiance, et tirait tant qu'il pouvait son bras, dont il serrait davantage le nœud. Debout sur la selle de Rossinante, la poignet arrêté dans le trou à paille, il tremblait que son cheval ne fit quelque mouvement et ne le suspendît au mur. Heureusement la tranquille bête ne remua non plus qu'une bûche, et paraissait disposée à rester un siècle sans remuer. Don Quichotte, désespéré, mugissait comme un taureau furieux, et ne doutait plus, en voyant la parfaite immobilité de son coursier, qu'ils ne fussent enchantés ensemble jusqu'à la fin des siècles.

L'aurore parut enfin : quatre cavaliers armés d'escopettes arrivèrent à l'hôtellerie. Ils frappèrent à coups redoublés, en demandant qu'on leur ouvrît. « Chevaliers ou écuyers, cria don Quichotte de

dessus son cheval, ignorez-vous qu'on n'ouvre les forteresses qu'après le lever du soleil? Éloignez-vous des glacis, attendez qu'il fasse grand jour; alors on verra si l'on peut vous introduire dans ce château. — Que diable voulez-vous dire avec votre forteresse et votre château? répond un des cavaliers; faut-il tant de cérémonies pour entrer dans un cabaret? Si vous êtes le cabaretier, faites-nous ouvrir, et donnez-nous un peu d'avoine, c'est tout ce que nous voulons. — Tâchez d'y voir et de parler mieux. Ai-je l'air d'un cabaretier? — J'ignore quel air vous avez, et je ne m'en soucie guère... » Alors, sans écouter davantage les discours de notre héros, les cavaliers frappèrent plus fort, et réveillèrent l'aubergiste, qui se leva pour ouvrir.

En ce moment, Rossinante avance de quelques pas pour se dégourdir. Au premier mouvement qu'il fait, les pieds de don Quichotte quittent la selle; notre héros tombe le long du mur, et serait descendu jusqu'en bas, sans le licou qui le retenait fortement par le poignet. La douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive, que son maigre corps, s'allongeant par son poids, arrivait presque jusqu'à la terre, qu'il rasait de l'extrémité des pieds. Le désir de s'y appuyer lui faisait faire des efforts qui augmentaient ses souffrances; il en jetait des cris affreux; et l'aubergiste, qui les entendit, se pressa davantage d'aller à la porte.





## CHAPITRE XXX

CONTINUATION DES GRANDS ÉVÉNEMENTS ARRIVÉS DANS L'HOTELLERIE.

Tandis que l'aubergiste, inquiet, courait aux cris de don Quichotte, Maritorne, réveillée, et reconnaissant la voix du héros, se hâta d'aller au grenier et de défaire le nœud coulant. Notre chevalier, libre alors, tombe comme un sac en présence de l'aubergiste et des voyageurs, se relève promptement, remonte sur Rossinante, prend du champ, revient au galop, et s'écrie d'une voix terrible : « Qui-conque dit que j'ai mérité l'enchantement que je viens de subir en a menti par sa gorge : je le défie à l'instant, avec la permission de madame la princesse de Micomicon. »

Les voyageurs, étonnés, le regardaient sans rien dire. L'aubergiste leur expliqua ce que c'était que don Quichotte.

Quant au chevalier, il frémissait de courroux de voir qu'aucun des cavaliers ne voulait se fâcher contre lui. Sans son respect religieux pour le serment qu'il avait fait à la princesse, il les eût attaqués sur

l'heure; mais, esclave de sa parole et des lois de la chevalerie, il mordait son frein en silence.

Tout à coup on entendit de grands cris à la porte de l'auberge. Deux hommes qui venaient d'y passer la nuit voulaient profiter du tumulte pour s'en aller sans payer: l'hôtelier les avait arrêtés, et leur disait de telles injures, que les deux fripons ne tardèrent pas à lui répondre par des coups. L'hôtesse et sa fille, voyant que le pauvre aubergiste était le moins fort, vinrent, en courant et criant, prier don Quichotte de le secourir. « Hélas! répondit notre héros, ce serait de grand cœur, mesdames; mais j'ai promis, j'ai juré à madame la princesse de n'entreprendre aucune aventure avant de l'avoir replacée sur le trône de ses aïeux. Allez dire au seigneur châtelain de continuer sa bataille, de s'y soutenir de son mieux, jusqu'à ce que j'aie obtenu de la princesse Micomicona la permission de combattre pour lui; alors vous pouvez être sûres qu'il sera promptement vainqueur. — Eh! jour de Dieu! s'écria Maritorne, il sera mort avant tout cela. — Mort! reprit don Quichotte du même sang-froid; croyez que quand même il serait mort, je saurais le tirer d'affaire, ou du moins le venger de manière que vous n'auriez pas à le regretter. » En disant ces mots, il alla se mettre à genoux devant Dorothee, et, dans un discours noble et long, lui demanda de vouloir permettre qu'il secourût le seigneur du château, dont la vie était en péril. La princesse y consentit. Aussitôt, embrassant son écu, l'épée au poing, il s'élança vers la porte de l'hôtellerie, où l'aubergiste, battu depuis longtemps, n'en fermait pas moins le passage à ceux qui continuaient à le frapper. Don Quichotte, en arrivant, lève le bras, et s'arrête. « Qu'avez-vous donc? lui dit l'hôtesse. — Je réfléchis, répondit-il, qu'il m'est défendu de tirer l'épée contre ces gens-ci, parce qu'ils ne sont pas armés chevaliers. Appelez mon écuyer: c'est lui que l'affaire regarde. » A ce discours, l'hôtesse, sa fille et Maritorne pensèrent se jeter sur notre héros; mais leurs reproches, leurs injures, n'émurent point don Quichotte, qui n'en demeura pas moins tranquille spectateur des coups dont l'aubergiste était accablé.

La paix était rétablie: les discours de don Quichotte avaient fini par faire payer ceux qui frappaient l'aubergiste; le calme allait régner dans le château, lorsque le diable, peu satisfait de voir tant de

querelles apaisées, amena justement dans l'auberge le pauvre barbier à qui don Quichotte avait pris jadis l'armet de Mambrin, et Sancho le bât de son âne. A peine entré dans l'écurie, ce barbier reconnut son bât, que notre écuyer arrangeait. « Ah ! ah ! cria-t-il, don larron, je vous retrouve à la fin : et vous allez, pardieu ! me rendre mon bât et mon plat à barbe. » Sancho, piqué de ses injures, le regarde de travers : et, voyant qu'il portait la main sur son bât, il lui applique au milieu du visage un soufflet à poing fermé, qui l'envoie tomber quatre pas plus loin. Le barbier se relève en criant, et retourne au bât, qu'il saisit. Sancho crie encore plus fort, et veut lui faire lâcher prise. Tout le monde accourt vers les combattants. « Justice ! justice ! disait le barbier ; ce voleur, non content de retenir mon bien, veut encore m'assassiner. — Tu mens par ta gorge, répondait Sancho, je ne suis point un voleur ; et monseigneur don Quichotte a gagné ces dépouilles de bonne guerre. » Chacune de ces paroles était précédée et suivie de coups de poing bien assenés. Don Quichotte, témoin de tout, ne se possédait pas de joie de voir son bon écuyer frapper si souvent et si fort.

« Messieurs, s'écriait le barbier au milieu de la grêle de coups qui lui tombait sur la tête, ce bât m'appartient, j'en prends à témoin tous les saints du paradis ; il est à moi ; je le reconnais : le même jour qu'on me l'a pris, on me vola de plus un bassin de cuivre tout neuf, qui m'avait coûté un écu. » Ici don Quichotte ne put s'empêcher de se mêler de la querelle : il sépare les combattants, saisit le bât, qu'il met à terre en présence de tout le monde, demande la parole, et dit :

« Je veux vous faire juges, messieurs, de l'étrange erreur où est ce pauvre homme, en appelant un bassin à barbe le véritable armet de Mambrin, que je lui pris en combat singulier. Quant à ce prétendu bât, tout ce que je puis vous dire, c'est que mon écuyer, après ma victoire, me demanda la permission de changer le harnais de son cheval contre celui du coursier du vaincu : je le permis. Expliquer ensuite comment ce harnais est devenu presque semblable à un bât, c'est ce que je ne peux faire qu'en vous rappelant que dans la chevalerie ces métamorphoses arrivent tous les jours. Au surplus, je veux vous montrer ce précieux armet de Mambrin. Va, mon fils Sancho, va me le chercher.

— Monsieur, répondit Sancho à voix basse, vous employez là de mauvaises preuves; j'ai peur que l'armet ne leur paraisse un plat à barbe, comme le harnais un bât. — Fais ce que je dis, reprit don Quichotte; il n'est pas possible à la fin que tout se fasse ici par enchantement. » Sancho s'en alla sans rien ajouter, et revint bientôt en portant l'armet.





## CHAPITRE XXXI

OU L'ON ACHÈVE DE VÉRIFIER CE QUE C'ÉTAIT QUE L'ARMET DE MAMBRIN  
ET LE HARNAIS DEVENU BAT

« Eh bien ! messieurs, s'écria don Quichotte en montrant à tous le bassin de cuivre, le voilà ; vous le voyez : comprenez-vous que ce pauvre ignorant prenne cela pour un plat à barbe ? Je vous jure sur ma foi, et par l'ordre de chevalerie, que c'est le même armet dont je le dépouillai. — Que vous en semble ? reprit le barbier, et que pensez-vous de ces deux gentilshommes qui vous demandent si cela est un bassin ? » Maître Nicolas, s'avançant alors avec un air grave : « Monsieur le barbier, dit-il, cette affaire est de ma compétence ; car j'ai l'honneur d'être votre confrère depuis vingt ans : vous pensez que je connais un peu les instruments de notre profession ; je n'en ai pas moins été soldat dans ma jeunesse, et je connais de même les armets. D'après cela, mon cher confrère, et d'après l'intérêt que naturellement doit m'inspirer la cause d'un barbier, j'espère que vous voudrez bien vous en rapporter à mon jugement. Or, comme il faut

d'abord être vrai, je suis forcé de vous dire que ce que monsieur tient à la main n'a nulle espèce de ressemblance avec un bassin à barbe ; j'ajoute, par le même esprit d'impartialité, qu'il me semble aussi qu'il y manque quelque chose pour que cela soit un armet. — Sans doute, reprit don Quichotte, il y manque la visièrè ; mais ce n'est pas moins un armet. — Oui, sûrement, c'est un armet, dirent alors le curé, don Fernand, Cardenio, et les amis de don Fernand ; c'est un armet d'or, cela saute aux yeux. — Ah ! Dieu me soit en aide ! cria le malheureux barbier ; est-il croyable que tant de personnes qui ont l'air d'honnêtes gens prennent mon plat à barbe pour un casque ? Allons ! si cela est un casque, mon bât sera sans doute un harnais. — Il me paraît tel, reprit don Quichotte ; mais je répète que je ne prononce point. — Vous êtes pourtant, lui dit le curé, le juge le mieux instruit, le plus expert dans cette matière ; et c'est à vous à décider. — Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur ; mais permettez que je me récuse sur l'affaire du harnais, parce qu'il m'est arrivé dans cette maison tant de choses surnaturelles, que je n'oserais là-dessus donner un jugement certain. C'est à vous, que les enchantements n'atteignent pas, puisque vous n'êtes point armés chevaliers, à régler seuls cette grande affaire. — Vous avez raison, répondit Fernand ; et, pour plus grande liberté d'avis, je vais prendre en secret les opinions. »

Alors don Fernand s'avance, écoutant ce que lui vient dire chacun à l'oreille. Lorsqu'il eut fini sa rondé : « Mon ami, dit-il au barbier, il n'y a pas une voix pour vous : tous les juges, unanimement, ont décidé qu'il était absurde d'appeler ce harnais un bât. Vous et votre âne, s'il est de votre avis, avez perdu le bon sens : c'est un harnais, et un superbe harnais de bataille. La cour l'adjuge à Sancho, et vous condamne aux dépens. — Mais, messieurs, s'écria le barbier, je suis à jeun, je ne suis pas ivre ; il n'est pas possible d'imaginer..... — Allons, finissons, interrompt don Quichotte ; que chacun reprenne son bien, et que saint Pierre le lui conserve ! »

Jusqu'à ce moment, tous ceux qui connaissaient don Quichotte avaient trouvé la plaisanterie gaie, et s'en étaient divertis ; mais ceux qui n'étaient pas au fait, surtout les quatre domestiques d'un gentilhomme qui se trouvait là, et trois archers de la Sainte-Hermandad qui venaient d'arriver à l'hôtellerie, écoutaient et regardaient avec une extrême surprise ce qui se passait devant eux. Un de ces ar-

chers, brutal de son métier, s'avance au milieu des juges, et d'un ton colère : « Corbleu ! dit-il, ce bât est un bât, et ce bassin un bassin : un ivrogne peut seul s'y tromper. — Que dis-tu, scélérat infâme ? » lui répondit notre héros en lui portant un coup de lance, qu'heureusement l'archer évita. Ses camarades aussitôt crient à la Sainte-Hermandad. L'aubergiste, qui était de la confrérie, court chez lui prendre sa bague, et revient se ranger près de ses confrères. Le barbier, voyant qu'on prend son parti, se jette sur le bât pour s'en emparer ; Sancho s'assied dessus et lui montre ses poings. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élançe sur les archers. Cardenio, Fernand, ses amis, se déclarent pour don Quichotte. Un auditeur qui était arrivé la veille et le curé s'efforçaient en vain de mettre le holà. La femme de l'hôte, sa fille, Maritorne, pleuraient, criaient, s'arrachaient les cheveux. Le barbier frappait sur Sancho, qui lui ripostait plus fort. Don Fernand tenait un archer sous ses pieds. Le gentilhomme, après avoir battu ses domestiques, avait rejoint Cardenio, et ne ménageait pas la Sainte-Hermandad. Don Quichotte, comme un lion, s'escrimait à droite et à gauche : ce n'était partout que fureur, menaces, coups de pied, de poing, lutte, cris, attaque, défense ; et les combattants, acharnés, étaient prêts à verser du sang.

Tout à coup notre chevalier, se rappelant que dans ses livres il avait lu semblable aventure, s'écrie d'une voix de tonnerre : « Arrêtez, guerriers, arrêtez ; qu'on m'écoute si l'on veut vivre. » Tous demeurent attentifs à ses paroles. « Vous voyez, poursuit notre chevalier, que la cruelle Discorde agite ses flambeaux comme elle les agita dans le fameux camp d'Agramant. Les querelles y sont les mêmes : là on combat pour un casque, ici c'est pour un coursier. Pourquoi nous déchirer ainsi ? N'avons-nous pas le sage Sobrin et le puissant Agramant dont la prudence peut nous accorder ? Approchez, monsieur le curé ; approchez, monsieur l'auditeur ; soyez Agramant et Sobrin, et remettez la paix dans l'armée. »

Les archers, battus jusqu'alors par Fernand, ses amis et Cardenio, n'espéraient guère prendre leur revanche. Le barbier, dont toute la barbe était demeurée dans les mains de Sancho, ne demandait pas mieux qu'une trêve. Les valets du gentilhomme n'osaient plus rien dire. Le seul aubergiste insistait pour que l'on châtiât ce fou, qui sans cesse mettait le trouble dans sa maison. Mais il fallut céder aux

plus forts. Le bât demeura harnais, le bassin armet, l'auberge château. Le curé remit en secret quelque argent au barbier dépouillé. Les libéralités de Fernand rendirent à l'aubergiste sa bonne humeur. Tout le monde parut à peu près satisfait. Ce fut ainsi que l'autorité d'Agramant et la sagesse de Sobrin vinrent à bout de cette hydre de divisions et de combats.





## CHAPITRE XXXII

### ENCHANTEMENT DE NOTRE HÉROS

Don Quichotte, se voyant libre et débarrassé de toute querelle, ne tarda pas à se reprocher cette oisiveté coupable. Il alla se mettre à genoux devant Dorothée : « Illustre infante, dit-il, vous n'ignerez pas que, surtout à la guerre, la diligence est la mère du succès. Pourquoi vous arrêter si longtemps dans ce château ? Votre ennemi le géant profite peut-être des heures qui volent pour s'établir dans quelque forteresse inexpugnable, pour nous préparer une résistance que mon bras même aura peine à vaincre. — Seigneur, répondit l'infante, après l'avoir fait relever, l'impatience que vous me témoignez est digne de votre grand cœur. Commandez ; j'ai remis mon sort à votre valeur et ma personne à votre sagesse. — Cela étant, mon ami Sancho, cours vite seller Rossinante et le palefroi de la reine. Nous allons nous mettre en chemin. »

Sancho, présent à ce discours, ne se pressait pas d'obéir ; il répond en branlant la tête : « Monsieur, monsieur, dans le village on ne sait

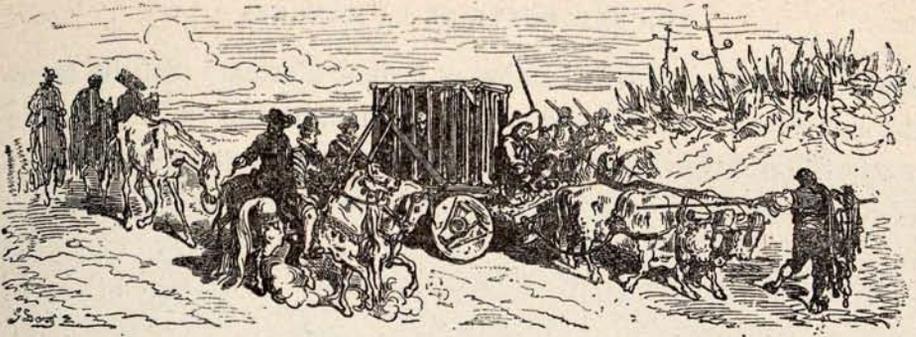
pas tout ce qui se passe, soit dit sans offenser les coiffes. — Eh ! que se passe-t-il dans le village, reprit vivement don Quichotte, qui puisse atteindre jusqu'à moi ? — Oh ! si votre seigneurie se fâche, je n'en suis plus, et je me tais. — Allons ! dis ce que tu voudras. Tu trembles, je le vois bien, des périls que nous allons courir, et tu espères m'épouvanter ? — Non, monsieur, il ne s'agit point de périls ; il s'agit que cette belle dame qui se dit reine de Micomicon pourrait bien, d'ici peu, épouser quelqu'un qui n'est pas loin d'ici ; on a des yeux pour voir, et l'on sait ce que l'on sait. » Dorothee, à ces paroles, devint vermeille comme la rose. « Monsieur, ajouta Sancho d'un ton sévère, je me crois obligé de vous avertir de la chose par la raison qu'après avoir bien couru pour madame la reine, après nous être fait assommer pour son service, il ne sera point agréable de voir un autre, que je connais, venir recueillir le fruit de notre travail. Je pense donc qu'il n'est point pressé d'aller seller Rossinante et le palefroi de madame ; que nous ferons tout aussi bien de rester ici à nous divertir, en laissant chacun filer sa quenouille, et buvant et mangeant de notre mieux. »

Immobile, pâle de fureur, les sourcils froncés, les joues enflées, lançant des flammes par les yeux, don Quichotte frappe fortement du pied, considère, toise Sancho dans un effrayant silence, et tout à coup s'écrie : « Va-t'en, sors de ma présence, monstre souillé de tous les vices, cloaque impur de mensonge, de malice, de calomnie, de noirceur, d'audace, coupable contre les personnes royales : sors ; n'attends pas ton châtement. » Le pauvre Sancho courut se cacher. Dorothee voulut apaiser don Quichotte : « Seigneur, dit-elle, pardonnez à votre bon écuyer ; il a peut-être moins de tort que vous ne pensez ; sa simplicité, sa candeur, sont de sûrs garants qu'il est incapable d'imaginer des calomnies : sans doute il les croit le premier. Daignez réfléchir que dans ce château rien n'arrive que par enchantement : quelque prestige aura fasciné les yeux de l'honnête Sancho, qui n'a pas perdu mon amitié, quoique j'aie perdu de son estime. — Par le Tout-Puissant ! répondit don Quichotte, votre grandeur l'a deviné ; cette maison est pleine de lutins : quelque détestable vision aura fait dire à ce malheureux ce que nous devons oublier à jamais. Il n'est pas méchant, je vous en réponds, et la calomnie lui est inconnue. — Pardonnez-lui donc, ajouta Fernand, et

daignez le faire rentrer au giron de vos bonnes grâces. » Don Quichotte assura qu'il n'était plus fâché. Le curé ramena Sancho, qui demanda pardon à genoux, baisa la main de son maître, et convint que dans ce château rien n'était vrai, rien n'était certain, excepté pourtant lorsqu'on bernait les écuyers.

Deux jours s'étaient écoulés : toute l'illustre compagnie s'occupait de quitter l'auberge et d'épargner à Dorothee la peine de reconduire don Quichotte à son village. On imagina pour cela de faire une grande cage, où, dans des barreaux de bois, notre héros pût tenir à l'aise : cette cage devait être placée sur une longue charrette à bœufs. Quand tout fut prêt, don Fernand et ses amis se couvrirent le visage de masques, se déguisèrent en lutins, allèrent saisir don Quichotte au milieu de son sommeil, lui attachèrent les pieds et les mains, et l'enfermèrent dans la cage. Notre héros éveillé, voyant ces figures étranges, sentant qu'il ne pouvait se mouvoir, ne douta point que ce ne fussent des fantômes, et se crut pour cette fois véritablement enchanté. Les lutins, après avoir fermé la porte de la cage avec des clous, enlevèrent le captif et marchèrent vers la charrette.





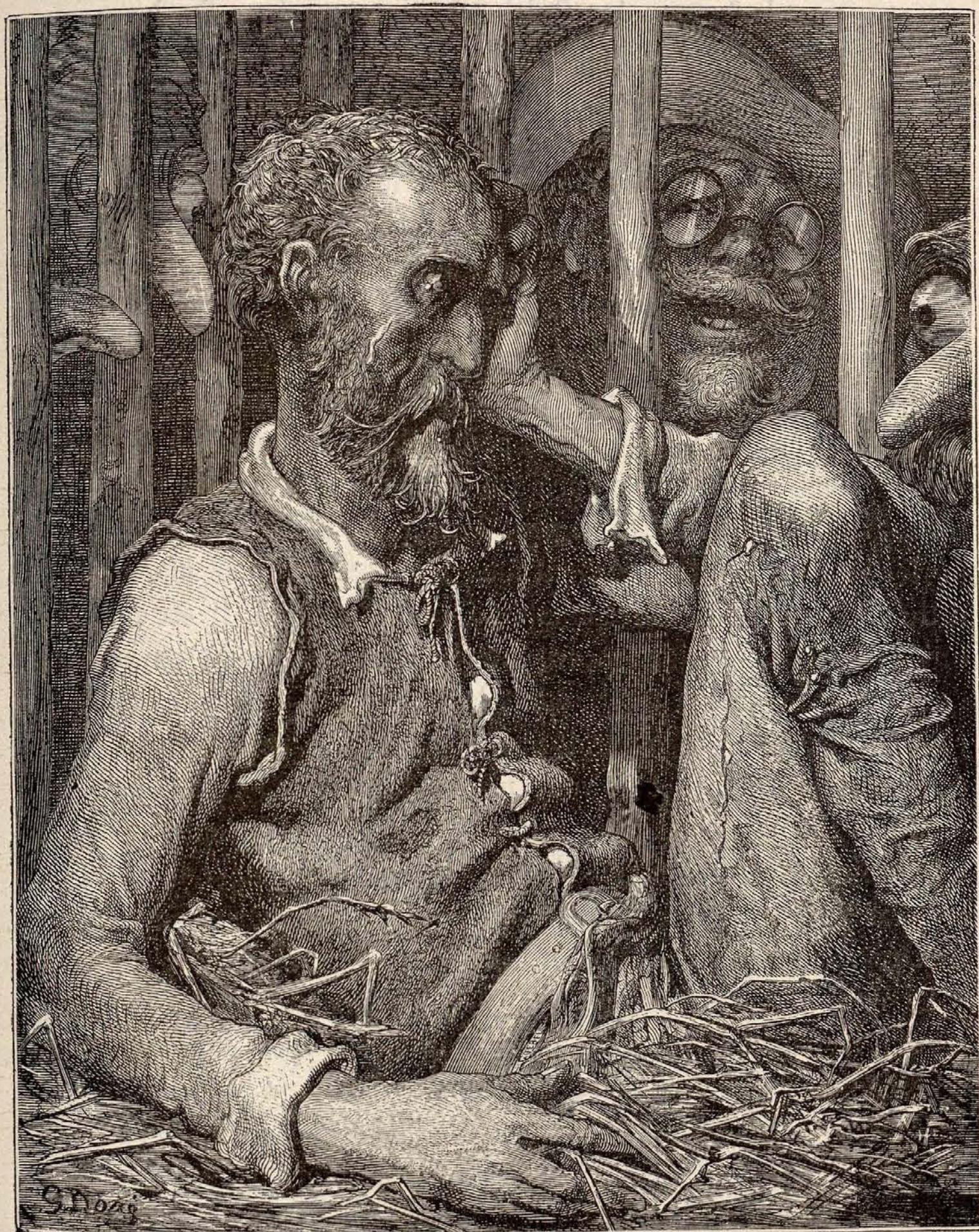
## CHAPITRE XXXIII

SUITE DE L'ENCHANTEMENT DE NOTRE HÉROS

Tandis qu'on se préparait à partir, don Quichotte appela son triste écuyer, et lui dit d'une voix basse : « Mon fils, je crois avoir lu tout ce qui existe d'histoires de chevalerie ; mais je ne me rappelle point que jamais aucun chevalier ait été enchanté comme je le suis. Ordinairement, quand on les enlève, c'est par le milieu des airs, enveloppés dans un nuage, ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe, ou quelque autre monstre. Mais il me semble que je suis dans une simple charrette, et que ces animaux attelés ne sont tout au plus que des bœufs. Vive Dieu ! mon fils, j'en ai honte. Peut-être aussi que dans ce siècle les enchantements ne sont plus comme ils étaient autrefois : les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes. Que t'en semble, ami Sancho ? — Monsieur, répondit l'écuyer, je ne saurais trop que vous dire sur les magiciens modernes, parce que je n'ai pas tant lu que vous ; mais j'ai dans la tête que les fantômes que nous voyons là ne sont pas trop catholiques. — Catholiques, mon enfant ! Comment voudrais-tu qu'ils le fussent, puisque ce sont des démons ? Ils ont revêtu la forme que tu leur vois pour pouvoir m'enfermer ici ; mais cette forme n'existe point : ce n'est qu'une vaine figure, une apparence, une vapeur. Avise-toi de les toucher, ta main ne prendra que de l'air. — Oh ! que nenni ! je les ai touchés par derrière, et c'est de la bonne chair. Il y a plus, monsieur ; vous savez bien que les démons sentent le soufre ; eh

bien ! celui qui est là sent l'ambre et la fleur d'orange (Sancho montrait don Fernand). — Prends-y garde, répondit don Quichotte ; ton nez te trompe, mon ami, ou ce malin diable veut t'attraper. »

Don Fernand et Cardenio, qui entendaient cette conversation, craignirent d'être découverts, et hâtèrent leur départ. Dès que Rosinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardenio suspendit à l'arçon, d'un côté le bouclier du héros, de l'autre le bassin à barbe. Sancho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. Les archers, moyennant une récompense, convinrent avec le curé d'accompagner la charrette. L'hôtesse, sa fille et Maritorne vinrent, à travers les barreaux, prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Don Quichotte les consola, les assura que jamais il n'oublierait leur bonne réception, leur demanda de prier Dieu que sa captivité ne fût pas longue. Pendant ce temps, maître Nicolas et le curé disaient adieu à don Fernand, à Cardenio, à l'auditeur, qui les embrassèrent avec tendresse. Toutes les dames, surtout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendrait don Quichotte. On s'embrassa de nouveau ; et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques, pour n'être pas connus de don Quichotte, montèrent enfin sur leurs mules. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardait un profond silence, se tenait raide, grave, droit, immobile comme une statue. On fit deux lieues sans s'arrêter, dans le dessein de gagner un petit vallon, où le barbier assurait que l'on trouverait du frais et de l'herbe. On était près d'y arriver, lorsqu'il vint à passer un chanoine sur sa mule, accompagné de six ou sept domestiques bien montés. Le chanoine, après avoir salué nos voyageurs, s'arrêta pour considérer cette charrette, cette cage, cet homme enfermé dedans ; et ne pouvant comprendre ce que c'était, il pria un des archers de le lui dire. Don Quichotte, qui l'avait entendu, avance aussitôt son visage contre les barreaux, et se presse de lui répondre : « Seigneur chevalier, je suis enchanté. Vous savez comme moi que l'Envie attaque souvent les héros, surtout ceux qui, en dépit des magiciens, marchent dans le sentier étroit de la gloire et vont écrire leur nom au temple de l'Immortalité. Voilà précisément mon histoire, et ce qui fait que je suis enchanté. Vous êtes instruit à présent. »



L'ILLUSTRE GUERRIER QUE VOUS VOYEZ DANS CETTE CAGE  
EST LE FAMEUX DON QUICHOTTE.

Le chanoine écoutait sans répondre, lorsque le curé, s'approchant, lui dit : « Oui, monsieur, l'illustre guerrier que vous voyez dans cette cage est le fameux don Quichotte, si connu dans l'univers sous le nom de chevalier de la Triste figure : ses grandes actions, ses exploits, lui ont attiré des persécuteurs ; et, comme il vous l'a dit lui-même, il est enchanté, monsieur. »

Plus surpris encore d'entendre tenir le même langage à celui qu'on avait enfermé et à celui qu'on avait laissé libre, le chanoine promenait ses yeux sur l'un et sur l'autre. Sancho, qui n'était point de bonne humeur, reprit alors d'un air renfrogné : « Oui, enchanté ! tout comme ma mère. Ce n'est pas à moi qu'il faut en conter. Je vois ici bien des gens qui, parce qu'ils ont un masque sur le visage, s'imaginent que je ne les connais point. Ils se trompent, à commencer par vous, monsieur le curé. On a bien raison de dire que là où se trouve l'Envie le Mérite ne peut dormir. Le diable puisse-t-il emporter tous ceux qui empêchent mon bon maître de se marier avec cette infante et de me faire comte ou duc ! C'est égal. Il est des gens qui, malgré leur petite tonsure sur la tête, pourraient payer dans l'autre monde le bien qu'ils ôtent dans celui-ci. — Ah ! ah ! Sancho, reprit le barbier, on n'aurait pas trop mal fait de vous enchanter comme votre maître, et de vous placer dans la cage. La fumée des grandeurs semble vous avoir enivré la tête. — Je ne m'enivre jamais, lui répondit l'écuyer, et ma tête est tout aussi bonne que celle de certains barbiers de ma connaissance, qui vont se mêlant des affaires d'autrui, pour faire les entendus. »

Le curé fit signe à maître Nicolas et au chanoine de s'éloigner. Alors il instruisit le voyageur de ce que c'était que Don Quichotte, lui raconta comment ce bon gentilhomme, d'ailleurs plein d'esprit et de qualités, avait eu la tête tournée par les livres de chevalerie, tout ce qu'il avait fait depuis si longtemps, les moyens qu'ils étaient forcés de prendre pour le ramener dans sa maison.

Les deux ecclésiastiques, épris de l'amour des lettres, abrégeaient la route en discutant, lorsque le barbier les fit apercevoir qu'ils étaient arrivés au petit vallon où il était d'avis qu'on se reposât. Le chanoine voulut s'arrêter ; il offrit de bonne amitié les provisions qu'il portait avec lui, et ses domestiques, par son ordre, mirent le couvert sur l'herbe.

Sancho, voyant le curé et le barbier loin de la charrette, n'avait pas manqué de profiter de leur absence pour s'entretenir avec son maître. « Monsieur, lui avait-il dit à demi-voix, pour l'acquit de ma conscience je dois vous instruire d'un fait qui vous expliquera peut-être de grandes choses : c'est que ces deux fantômes que vous voyez avec des masques sont le curé de notre paroisse et maître Nicolas le barbier. Cela doit vous faire comprendre qu'il y a du micmac dans votre enchantement; et si vous me permettez de vous faire une petite question, j'espère vous prouver, clair comme le jour, que nous sommes tous deux les dupes de la malice des envieux : ma question va le démontrer; mais je n'ose pas vous la faire. — Ose tout dire, mon fils, je te répondrai avec franchise. — Monsieur, depuis votre prétendu enchantement, je voudrais savoir si vous avez senti le désir de sortir de votre cage. — Sans doute, je désire fort d'en sortir. Je ne t'entends pas, Sancho. — Je le vois bien; écoutez-moi. Les chevaliers les plus errants possible, lorsqu'ils ont bu de l'eau limpide des ruisseaux, sont quelquefois obligés d'aller passer un petit moment tout seuls, debout contre un arbre; je vous demande..... — Oh! je t'entends, et je t'avoue, mon ami, qu'à l'instant même où je parle je désirerais vivement d'avoir cette liberté. — Justement, voilà le nœud! ne m'avez-vous pas dit cent fois que les enchantés ne mangeaient, ni ne buvaient, ni ne dormaient, ni ne faisaient rien de ce que font les autres hommes? Or, ce que vous venez de m'avouer prouve, comme un et un font deux, que vous n'êtes point enchanté. »

Comme l'écuyer parlait ainsi, la charrette arriva dans le vallon, où le curé, le chanoine et le barbier s'étaient déjà mis à table. Les bœufs furent dételés. Le bon Sancho vint prier le curé de vouloir bien faire sortir son maître de la cage, parce qu'il était absolument nécessaire qu'il prit un moment le grand air. Le curé ne s'y refusa point; mais il exigea que notre héros donnât sa parole de chevalier qu'il ne chercherait point à s'échapper. « Je la donne, cria don Quichotte, et je suis surpris que vous la demandiez, messieurs les magiciens, puisque vous pouvez d'un seul mot attacher mes pieds à la terre. »

Aussitôt il fut délivré : on lui délia les mains. La première chose que fit don Quichotte fut d'élever ses grands bras en allongeant son maigre corps. Il s'éloigne alors de quelques pas, et revient bientôt se mettre à dîner avec toute la compagnie.

Notre héros, paisible et de sang-froid, parla pendant le repas sur divers sujets agréables avec autant de sens que d'esprit. Le chanoine, en l'écoutant, ne pouvait se lasser de le regarder ; il ne comprenait point que cet homme, qui annonçait tant de lumières, de jugement, d'éloquence, fût ce même fou qu'on était obligé d'enfermer dans une cage pour le ramener chez lui. « Seigneur gentilhomme, dit-il, daignez me permettre, en faveur de l'estime et de l'intérêt que vous m'inspirez, de vous parler avec franchise. Comment se peut-il qu'avec tous les dons que vous avez reçus de la nature, les connaissances que l'étude vous a fait acquérir, et cet excellent esprit qui éclate dans vos discours, vous vous laissiez égarer par les chimères que vous avez lues, au point de vous croire enchanté ? Pourquoi ne cherchez-vous pas dans l'histoire ces exemples, ces beaux modèles dont votre âme ardente a besoin ? Vous y trouveriez des héros dignes de votre admiration. Ne pensez-vous pas qu'un César, un Annibal, un Alexandre, un Cid, un Gonzalve de Cordoue, ne valent pas un peu mieux que les chimériques chevaliers errants ? »

Don Quichotte écoutait le chanoine avec une grande attention. Lorsqu'il eut fini : « Seigneur, répondit notre héros, il me semble que le but de votre discours serait de jeter quelque doute sur l'existence des chevaliers errants, ainsi que sur la vérité, l'utilité des livres de chevalerie, que vous paraissez regarder comme frivoles, dangereux, capables de troubler l'esprit, la raison de certains lecteurs, et de les mener jusqu'au délire de s'imaginer qu'ils sont enchantés. — Oui, seigneur, reprit le chanoine, charmé de voir don Quichotte résumer ce qu'il avait dit avec tant de calme et de suite. — D'après cette opinion, reprit le chevalier, j'ai de justes raisons de conclure que ce n'est pas moi, mais vous qui êtes véritablement enchanté. Sans cela, monsieur, comment concevoir qu'un homme aussi instruit que vous le paraissez osât révoquer en doute ce que l'univers entier s'accorde à nous raconter d'un Amadis, d'un Fier-à-bras, d'un Charlemagne, d'un Juan de Merlo, d'un Bélianis, d'un Fernand de Guevara, et d'une foule d'autres héros dont les actions sont rapportées avec les plus petits détails ? Je vous prouverai, quand vous voudrez, par des monuments authentiques, que Roland, Renaud son cousin, Gonzalve de Cordoue, Tristan de Léonois, Pélage, les pairs de France, ne sont point du tout des êtres ima-

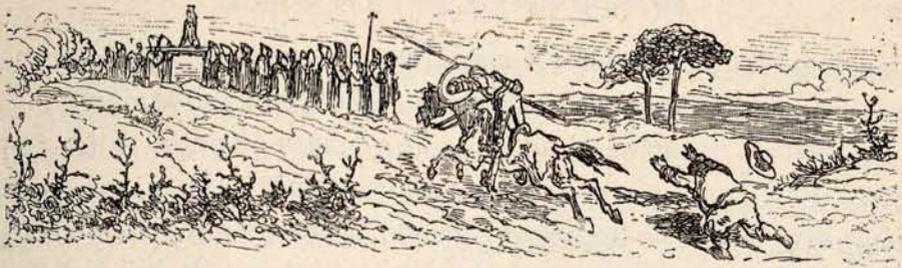
ginaires; que leurs histoires sont certaines, et que pour les révoquer en doute il faut renoncer à toute logique, comme il faut renoncer au bon goût pour ne pas se plaire à cette lecture. Quoi de plus agréable, de plus amusant que les aventures qu'on y trouve! Ne seriez-vous pas charmé, monsieur, si, au moment que nous parlons, nous voyions paraître devant nous un immense lac rempli de couleuvres, de serpents, de toutes sortes de bêtes horribles, et que du milieu de ce lac une triste voix nous criât : « Chevalier dont la valeur ne redoute aucun péril, précipite-toi dans ces noires eaux si tu veux jouir des grandes merveilles que renferment les châteaux des sept fées? » Aussitôt je me recommande à ma dame, je m'élançai au milieu du lac, j'arrive dans un lieu charmant, dans une campagne riante, où, sous des berceaux de verdure, je vois couler à mes pieds des ruisseaux d'un pur cristal; j'entends chanter sur ma tête mille et mille oiseaux divers; je m'avance au milieu des fleurs et des arbrisseaux odorants, à travers les fontaines de jaspe, les pavillons de marbre, les grottes de coquillages, et mille autres monuments des arts, où, en épuisant tous les secrets du goût, en réunissant toutes les richesses, on est enfin parvenu à imiter, à varier, à surpasser la nature. J'arrive, en admirant, jusqu'à un superbe château dont les murailles sont d'or, les créneaux de diamants, les portes de saphirs : vous jugez que je m'arrête pour considérer ce château; mais voici douze demoiselles qui viennent m'environner et m'introduire dans le palais. Là, ces demoiselles me déshabillent, jettent sur moi des essences, me couvrent ensuite d'un voile de lin parfumé, d'un manteau bordé de rubis, et me conduisent dans une autre salle, où l'on me sert un repas exquis. J'entends, pendant ce repas, une musique délicieuse, sans pouvoir deviner d'où elle vient. La table disparaît : je vois arriver une dame beaucoup plus belle que celles que j'ai vues, qui vient me raconter comment elle est enchantée dans ce beau château, et me révéler des secrets qu'il ne m'est pas permis de vous dire. Aussi je m'arrête là; et je me borne à vous confier que la fin de cette aventure me rend maître d'un grand empire, et me fournit les moyens d'exercer ma libéralité naturelle en donnant un petit État à mon fidèle écuyer.

— Oui, messieurs, s'écria Sancho d'un air fier, c'est par là que nous finirons, en dépit de tous les envieux; et une fois roi ou duc, je

vis de mes rentes, j'affirme mes terres, et je ne fais plus que ce qui me plaît; et ne faisant plus que ce qui me plaît, je vis à ma fantaisie; et vivant à ma fantaisie, je suis content; et étant content, je n'ai plus rien à souhaiter; et n'ayant plus rien à souhaiter, tout est dit : jusqu'au revoir! comme se disent les aveugles. Voilà ma façon de penser. »

Sancho boit un grand verre de vin en achevant ces paroles, et lance des regards terribles sur maître Nicolas et sur le curé. Mais tout à coup le son lugubre d'une trompette attire l'attention de don Quichotte, qui se lève précipitamment pour voir d'où peut venir ce triste bruit.





## CHAPITRE XXXIV

### GRANDE ET FACHEUSE AVENTURE

Depuis longtemps la terre altérée demandait au ciel de la pluie : les habitants de la campagne faisaient des neuvaines et des processions pour obtenir la fin de la sécheresse. Une paroisse voisine revenait dans ce moment d'un ermitage où son curé l'avait conduite ; la plupart des villageois étaient vêtus en pénitents blancs, et portaient sur un brancard la figure d'une vierge, couverte d'habits de deuil. Don Quichotte, en voyant ces pénitents, cette vierge, cette grande troupe, s'imagina sur-le-champ que c'étaient des malandrins qui enlevaient une jeune princesse dont la délivrance lui était réservée. Aussitôt, et sans qu'on puisse l'arrêter, il court à Rossinante, prend son bouclier, son épée, monte sur son bon cheval, et se rapprochant de la compagnie :

« C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, que vous serez forcés d'avouer combien les chevaliers errants sont utiles dans le monde. Vous la voyez, cette infortunée, que des méchants entraînent captive ! Que deviendrait-elle, je vous le demande, si son bonheur ne m'eût conduit ici ? » A ces mots il pique des deux, prend le galop, court aux pénitents.

Il arrive près de l'image, et d'une voix de tonnerre : « O vous, dit-il, qui, sans doute pour de coupables motifs, cachez vos figures sous ces linges blancs, rendez tout à l'heure la liberté à cette jeune et belle princesse, dont les larmes, les tristes habits prouvent assez que vous osez lui faire une indigne violence. Sachez que je suis au monde

pour empêcher, pour punir ces crimes; et je ne souffrirai point que vous avanciez un seul pas avant de voir libre cette prisonnière. »

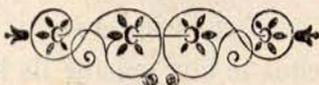
Un éclat de rire général fut la seule réponse qu'on fit à don Quichotte. Plus irrité par ces ris, il s'avance l'épée à la main. Un de ceux qui portaient le brancard, laissant la charge à ses trois compagnons, vint, armé de sa grande fourche, se placer devant le héros. Don Quichotte coupe en deux la fourche. Le paysan avec le morceau resté dans ses mains frappe le chevalier sur l'épaule, et le coup fut si bien appliqué, que notre héros tomba de cheval. Le vainqueur allait redoubler, quand Sancho arrive hors d'haleine, lui crie d'épargner son maître, en ajoutant que c'était un pauvre chevalier enchanté, qui de sa vie n'avait fait mal à personne. Le paysan s'aperçut que don Quichotte ne remuait plus; et, croyant l'avoir tué, se mit à fuir de toutes ses forces. Le curé, le chanoine, les archers, accouraient. La procession ne douta point qu'on n'en voulût à son image; et les prêtres, les pénitents, s'arment de leurs disciplines, de leurs bâtons, de leurs chandeliers, pour repousser l'assaut qu'ils attendent. Heureusement le curé de don Quichotte connaissait le curé des pénitents. Ils se parlèrent, s'expliquèrent, et les deux armées en présence firent la paix avant le combat.

Lorsque don Quichotte eut recouvré la parole, il dit : « Aide-moi, Sancho, aide-moi à me remettre sur le char enchanté; la douleur que je sens à l'épaule ne me permettrait pas de remonter sur le vigoureux Rossinante. — Oui, oui, monsieur, reprit Sancho, retournons à notre village; nous laisserons passer cette mauvaise veine, et puis nous recommencerons plus heureusement. » Le chanoine et le curé vinrent aider à Sancho, prirent congé de la procession, et firent rapporter don Quichotte dans la charrette.

On attela promptement les bœufs; on paya les archers, qui s'en retournèrent; le chanoine poursuivit sa route, après avoir fait promettre au curé de lui écrire des nouvelles de la guérison de don Quichotte. Celui-ci, couché sur du foin, demeura seul avec Sancho, le curé, maître Nicolas, et le patient Rossinante, qui, témoin indifférent de tout ce qui se passait, ne perdit jamais un instant son inaltérable tranquillité. Le lendemain, au milieu du jour, on arriva dans le village de don Quichotte. C'était un dimanche : tous les paysans rassemblés sur la grande place, environnèrent la charrette, reconnu-

rent avec surprise leur compatriote, et l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, où les petits garçons avaient déjà couru annoncer son arrivée. La gouvernante et la nièce se hâtèrent de sortir, et voyant don Quichotte pâle et tristement couché sur du foin, se mirent à jeter des cris perçants. La femme de Sancho Pança, du plus loin qu'elle aperçut son mari, vint à lui tout essoufflée, en lui demandant si l'âne était en bonne santé. « Oui, oui, répondit l'écuyer, l'âne se porte mieux que son maître. — Dieu soit loué! reprit Thérèse. A présent dis-moi, mon ami, si tu as fait de bonnes affaires, si ton écuyerie t'a beaucoup valu. — Patience, patience, ma femme! tu auras le temps d'admirer tout ce que je te rapporte. — Ah! mon pauvre ami, que j'en suis impatiente! et que je t'ai regretté souvent depuis un siècle que tu m'as quittée! — C'est bon, Thérèse, c'est bon; je t'ai regrettée aussi; mais il faut bien travailler à sa petite fortune. Aussi, encore un voyage comme celui que je viens de faire, et tu peux être sûre de te voir comtesse ou gouverneuse de quelque île! — Gouverneuse, mon ami! je ne sais pas ce que c'est, mais cela doit être bon. — Diable! si c'est bon! je le crois; à la vérité c'est cher: avant d'être là il faut recevoir une incroyable quantité de coups de bâton; quelquefois même on est berné. A cela près, ma chère amie, c'est une très agréable chose que le métier d'écuyer errant, et je t'assure qu'il y a du plaisir à courir les aventures. »

Pendant cette conversation, la gouvernante et la nièce avaient porté don Quichotte dans sa chambre, où elles l'avaient mis au lit. Le curé leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, surtout de veiller avec attention à ce qu'il ne s'en allât plus.





## SECONDE PARTIE

---

### CHAPITRE PREMIER

COMMENT SE CONDUISENT AVEC DON QUICHOTTE LE CURÉ ET LE BARBIER

Le curé et le barbier furent près d'un mois sans voir don Quichotte, de peur de lui renouveler le souvenir des choses passées.

Quand ils allèrent chez le bon voisin, ils le trouvèrent assis dans son lit, vêtu d'une camisole de laine verte, la tête couverte d'un bonnet rouge, et si maigre, si décharné, qu'il ressemblait à une momie. Ils furent parfaitement reçus, demandèrent à don Quichotte des nouvelles de sa santé; celui-ci leur en rendit compte avec tout le sens possible; il parla même si bien que ses deux amis ne doutèrent plus qu'il n'eût recouvré tout à fait sa raison. La gouvernante et la nièce,

présentes à cet entretien, pouvaient à peine contenir leur joie; et le curé fut si satisfait, qu'il crut pouvoir essayer de toucher de loin à la chevalerie.

Il prétendit avoir reçu des nouvelles de Madrid, par lesquelles on lui apprenait que le Turc armait puissamment; on ajoutait, disait-il, que Sa Majesté, inquiète de ces préparatifs qui menaçaient toute la chrétienté, faisait mettre en état de défense les côtes de Naples et de Sicile. « Sa Majesté a raison, répondit froidement don Quichotte; mais peut-être ne pense-t-elle pas au moyen le plus sûr qu'elle ait pour repousser les infidèles. Si elle me consultait, je le lui indiquerais. » Ah! t'y revoilà, pauvre don Quichotte! dit en lui-même le curé. Le barbier demanda quel était ce moyen. « Il est fort simple, reprit notre héros après s'être fait prier quelque temps; le roi n'a qu'à faire publier un ordre à tous les chevaliers errants d'Espagne de se rassembler près de lui: quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, vous conviendrez qu'il y en aurait assez pour mettre le Turc à la raison; j'en connais même certain dont le bras seul suffirait. — C'en est fait de nous! cria la gouvernante; mon maître veut redevenir chevalier errant. — Redevenir! répondit don Quichotte en la regardant fixement, je n'ai pas cessé de l'être, et je mourrai tel, grâce à Dieu. »

La nièce et la servante sortirent, et la conversation s'engagea entre les trois amis. Elle fut tout à coup interrompue par des cris que l'on entendit à la porte.





## CHAPITRE II

### VISITE DE SANCHO PANÇA

Ces cris venaient de la gouvernante et de la nièce, qui, après avoir quitté l'entretien, voulaient empêcher Sancho de voir son maître. Sancho insistait pour entrer. « Que demande ce fainéant ? disaient les deux filles ensemble. Retournez chez vous, mon ami, sans venir débaucher notre maître, et le mener ensuite courir les champs. — Gouvernante du diable ! répondait Sancho, c'est bien lui qui m'a débauché, en me promettant une belle et bonne île, dont je n'ai pas reçu le premier sou. — Ah ! ce sont des îles qu'il te faut ; on t'en donnera, maudit gourmand ; c'est pour toi que les îles sont faites ! — Pour moi comme pour un autre ; je la gouvernerais mieux que vous, quoique vous en ayez bien l'âge. — Que veut dire cet impertinent ? Va gouverner ta maison, imbécile ; va labourer ton champ, paresseux, et laisse en paix les îles et nous. »

Don Quichotte, qui était accouru au bruit avec le barbier, ordonna qu'on fit entrer Sancho. Ses deux voisins alors prirent congé de lui.

et s'en allèrent, persuadés qu'il n'y avait point d'espoir de guérison. Dès que le maître et l'écuyer se virent ensemble, ils s'enfermèrent; et don Quichotte dit à Sancho :

« Que dit-on de moi dans le village? Que pensent les chevaliers, les gentilshommes, le peuple, de ma vaillance, de ma courtoisie, de mes exploits ?

— Monsieur, répondit l'écuyer, puisque vous voulez tout savoir, je vous dirai tout sans dorer la pilule; mais il faut que vous me promettiez de ne vous fâcher de rien. — Je te le promets : parle librement. — Vous saurez d'abord que presque tout le monde s'accorde à vous regarder comme un fou, et l'on ajoute que je ne le suis guère moins; les gentils hommes se moquent de ce que vous avez pris le *don*, et de ce que vous vous êtes fait chevalier avec vos deux arpents de terre. Quant à votre valeur et à vos exploits, les uns disent : C'est un fou assez agréable; d'autres : Il est courageux, mais toujours battu; enfin, monsieur, en totalité, on nous accommode assez mal. — Tu n'em'étonnes point, Sancho; l'envie attaqua César, Alexandre, et même don Galaor : je ne puis me plaindre si c'est là tout. — Oui; mais c'est que ce n'est pas tout. — Que dit-on encore? Voyons. — Ah! monsieur, jusqu'à présent, je ne vous ai donné que des roses; mais si vous voulez savoir le reste, j'irai vous chercher, pour vous mettre au fait, un jeune étudiant de Salamanque, le fils de Barthélemi Carrasco, qui n'est arrivé que d'hier, et qui m'a dit une chose bien singulière; c'est qu'on a imprimé votre histoire avec votre nom de don Quichotte de la Manche. J'y suis aussi, moi, avec mon propre nom de Sancho Pança; l'on a eu soin d'y fourrer encore madame Dulcinée du Toboso. On y raconte des aventures, des conversations, qui ne se sont passées qu'entre nous deux, et qui me font donner au diable pour deviner comment l'historien a pu les savoir. — Je vois d'ici, mon ami, que cet historien est quelque sage enchanteur : tu sais que ces gens-là n'ignorent rien. Mais, va me chercher Samson Carrasco. »



### CHAPITRE III

#### ENTRETIEN DE DON QUICHOTTE, DE SANCHO ET DU BACHELIER

Ce bachelier était un petit homme de vingt-quatre ans à peu près, pâle, maigre, avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche grande, gai, malin, rempli d'esprit et persifleur de son métier. En entrant chez don Quichotte, il se mit à genoux devant lui : « Permettez, seigneur, dit-il, que je baise vos vaillantes mains, que j'honore en votre personne le plus brave, le plus renommé des chevaliers errants passés et futurs! — Il est donc vrai, répondit don Quichotte, en faisant relever Carrasco, que mes aventures sont imprimées? — S'il est vrai, seigneur! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelone, où plus de douze mille exemplaires sont déjà sortis de la presse. Cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe. Oui, je soutiens qu'avant peu l'on connaîtra partout le grand don Quichotte; on citera comme des modèles son courage dans les dangers, sa constance dans les malheurs, sa patience extrême dans les disgrâces, et le désintéressement, la pureté de ses platoniques amours avec la belle

Dulcinée. — Monsieur le bachelier, dit Sancho, je suis donc un des principaux personnages de cette histoire-là? — Vous êtes le second, monsieur Sancho; et beaucoup de gens préfèrent de vous entendre parler aux récits les plus intéressants de l'ouvrage. — Je le crois, ces gens ont bon goût, et l'auteur n'a pas été sot de prendre garde à la manière dont il me fait parler; car s'il m'eût prêté quelque sottise, je vous répons que cela ne se serait pas passé sans bruit.

— D'après ce que vous dites, ajouta don Quichotte, je n'ai pas une grande idée de mon historien: je gagerais que c'est quelque babilard, sans talent, sans aucun esprit, qui aura farci son livre de platitudes et de niaiseries. — Vous parlez, répondit le bachelier, comme les ennemis de l'auteur; mais une réponse sans réplique, c'est le succès qu'il obtient. Il est vrai, malgré ce succès, qu'on a quelques reproches à faire à l'auteur, comme le trop grand nombre d'épisodes, comme d'avoir oublié de nous dire la manière dont fut volé l'âne de Sancho, ce qu'il fit des cent écus d'or trouvés dans la valise de Cardenio, et quelques autres inadvertances. — S'il ne tient qu'à cela, interrompit l'écuyer, je vous satisferai sur ces points; mais cela sera quand j'aurai dîné, parce que je meurs de faim. »

Don Quichotte, après avoir invité Carrasco à ne le pas quitter de la journée, fit ajouter deux pigeons à l'ordinaire. On servit: après le dîner, Sancho donna au bachelier les explications qu'il souhaitait.





## CHAPITRE IV

### SUITE DE LA CONVERSATION

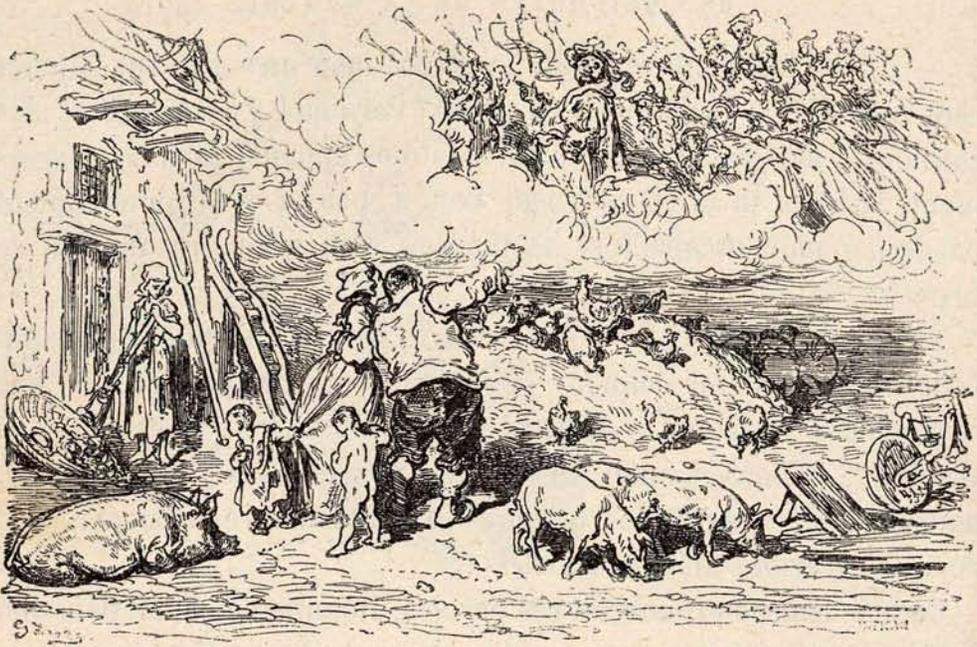
« Puisqu'il faut vous conter, dit-il, comment on me vola mon âne, vous saurez qu'après l'aventure des galériens nous arrivâmes la nuit dans la Sierra-Morena, au milieu d'un petit bois, où nous résolûmes d'attendre le jour sans descendre de nos montures. Nous étions un peu fatigués de nos batailles; mon maître s'endormit, appuyé sur sa lance; j'en fis autant sur mon pauvre âne. Ce coquin de Ginès de Passamont, que nous avions délivré des galères, passa par là pendant mon sommeil : le drôle coupa quatre pieux égaux, sur lesquels il éleva doucement le bât qui me servait de lit. Quand il m'eut ainsi suspendu en l'air, il tira par-dessous mon âne. Je ne m'éveillai que le matin; et comme j'étendais les bras, un des pieux venant à manquer, je tombai par terre, cherchant des yeux et des mains mon fidèle et bon camarade. Quand je m'aperçus qu'on me l'avait pris, je le pleurai tendrement. Si votre auteur ne l'a pas dit, il a tort. Heureusement, quelques jours après je retrouvai le voleur, et je rentrai en possession de ce que j'aime le mieux au monde.

— C'est fort bien, répondit Carrasco; mais qu'avez-vous fait des cent écus d'or? — Ce que j'en ai fait? Pardieu! j'en ai acheté des cotillons à ma femme et des souliers à mes enfants. Sans cela, vraiment, Thérèse m'aurait joliment reçu : pensez-vous qu'elle m'eût pardonné mon escapade si le ménage n'en avait tiré un peu de profit?

— J'aurai soin, dit Carrasco, de faire parvenir à l'auteur les explications que vous me donnez. — Je gage, interrompit l'écuyer, que cet imbécile s'imagine que nous allons rester ici les bras croisés. Ah! vraiment, il nous connaît bien! Avant peu, s'il plaît au Seigneur, nous lui donnerons de l'occupation; et si mon maître suivait mes avis, déjà nous serions en campagne. »

Comme Sancho prononçait ces paroles, Rossinante hennit dans son écurie. Don Quichotte en tressaillit; et, ne doutant point que ce hennissement ne fût un heureux présage, il résolut de partir avant trois jours. Le malin bachelier, qu'il instruisit de son dessein, l'approuva fort, lui conseilla de s'en aller à Saragosse, où devaient se célébrer des joutes pour la fête de saint Georges. « Là, lui dit-il, votre courage triomphera sûrement de tous les chevaliers aragonais, qui sont, comme vous le savez, les meilleurs chevaliers de la terre. » Don Quichotte fit un sourire d'approbation, et fixa son départ à quelques jours de là; le secret fut recommandé sur toutes choses, et nos trois amis se séparèrent.





## CHAPITRE V

### DISPUTE DE SANCHO AVEC SA FEMME

Sancho, de retour chez lui, était si gai, si satisfait, que sa femme lui demanda d'où lui venait tant de joie. « Ah! ah! répondit-il, Thérèse, je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — Je ne vous entends point, mon homme. — Et moi, je m'entends, ma femme; je suis joyeux de m'en retourner avec monseigneur don Quichotte, et d'avoir l'espoir de trouver une nouvelle centaine d'écus d'or; mais je serais encore plus content si le bon Dieu nous avait donné assez de bien pour nous passer de cette recherche, et m'épargner la douleur de quitter une épouse aussi aimable que vous. J'ai donc grande raison de dire que je serais encore plus content si je n'étais pas joyeux. — En vérité, mon ami, depuis que vous êtes entré dans la chevalerie errante, vous avez des façons de parler auxquelles on n'entend goutte. — C'est là précisément le mérite du beau langage. Au surplus, ma chère femme, redoublez de soins pour notre âne, augmentez-lui ses rations, visitez et rajustez son bât: en

un mot, que mon équipage se trouve prêt dans trois jours. Ce n'est pas à des noces que je compte aller; c'est à la bataille, madame. Comprenez-vous ce que je dis? — A merveille, mon homme, et je tremble déjà des périls que vous allez courir. — Madame, ce n'est que par des périls qu'on peut arriver à la gloire et à des gouvernements. — Nous avons besoin, mon ami, que vous y arriviez avant peu; car votre petit Sancho a quinze ans : il est temps qu'il aille à l'école, surtout d'après les projets de son oncle l'ecclésiastique, qui veut le faire d'église. Votre petite Sanchette est en âge d'être établie. — Patience! patience! Sanchette sera mariée; mais il faut pour cela que je trouve un gendre digne de moi. — Oh! mon ami, je vous en prie, que ce soit avec son égal; c'est le plus sûr et le meilleur. Si vous allez rendre votre fille une grande dame, elle fera ou dira quelque sottise qui vous donnera du chagrin. — C'est vous qui êtes une sottise, ma femme; vous ne connaissez point le monde : apprenez que lorsqu'on est riche, on ne fait ni on ne dit de sottises. Deux ou trois ans vous suffisent pour prendre l'air et le ton de la grandeur; et puis, quand ma fille ne les prendrait pas, pourvu qu'elle soit madame, je m'en moque, entendez-vous? — Moi, je ne m'en moque point; je ne veux pas qu'un grand dindon de comte ou de marquis à qui vous baillerez Sanchette puisse l'appeler paysanne, et lui reprocher son cotillon de serge. J'ai déjà un mari dans ma manche : Lopo Tocho, le fils de notre voisin Jean Tocho. C'est un bon garçon, grand et fort; c'est lui qui l'aura, par ma foi! Nous vivrons ensemble, pères, mères, fille, gendre, les petits enfants qui viendront. Dieu nous bénira : nous travaillerons, nous rirons; et tout cela vaut mieux que vos titres et vos grandeurs. »

Ici Sancho frappa du pied en élevant les yeux au ciel. « O femme de Barabbas! s'écria-t-il, imbécile, bête brute, qui ne sais pas ce que c'est que d'avoir un peu d'élévation dans l'esprit! Pourquoi ne veux-tu pas donner Sanchette à quelqu'un dont les enfants seront appelés votre seigneurie? Te sera-t-il donc si dur de t'entendre nommer dona Thérèse Pança; de te voir assise à l'église sur de bons cousins de velours, en regardant dessous toi les filles des gentilshommes? Allons, madame, plus de réflexions; ma fille sera comtesse. — Non, monsieur, elle ne le sera point; et c'est moi qui te le dis, moi que mon parrain baptisa Thérèse, dont le père s'appelait Cascayo, qui ai

vécu Thérèse Cascayo, et qui mourrai Thérèse Cascayo, sans souffrir que l'on allonge mon nom. Il serait trop lourd à porter. Va, va, je connais le proverbe : les yeux passent sur le pauvre, et s'arrêtent sur le riche jusqu'à ce qu'il soit malheureux. Crois-tu que je me soucie d'entendre derrière moi : Tiens, vois-tu cette gouvernante ? hier elle était dans la crotte, aujourd'hui elle nous éclabousse. Non, par ma foi, cela ne sera pas tant que j'aurai mes cinq ou six sens. Vous êtes le maître d'aller vous faire prince, duc, seigneur, ce qu'il vous plaira ; moi je reste à la maison avec ma fille Sanchette. Allez, allez, mon mari, avec votre monsieur don Quichotte, qui s'appelle *don* on ne sait trop pourquoi. Quand vous aurez un gouvernement, je vous enverrai votre fils pour que vous lui appreniez à gouverner, parce qu'il est juste que les garçons prennent l'état de leur père ; mais d'ici là ne me rompez plus la tête, et laissez-nous en repos, Sanchette et moi, à la garde du bon Dieu, qui aura bien soin de nous.

— A la bonne heure ! répondit Sancho, voilà un arrangement raisonnable. Tu m'enverras mon fils pour que je l'éleve selon son rang ; et moi je t'enverrai de l'argent pour que tu établisses Sanchette. Vois si cela te convient. — C'est parler, reprit Thérèse ; et je ne vais pas à l'encontre que tu m'envoies beaucoup d'argent. »

La paix fut alors rétablie dans le ménage, et les deux époux s'embrassèrent.





## CHAPITRE VI

### ENTRETIEN PARTICULIER DE DON QUICHOTTE ET DE SON ÉCUYER

Sancho ne tarda pas à retourner chez don Quichotte, et lui demanda un entretien secret, afin de prendre avec lui certaines précautions prudentes. La gouvernante, voyant qu'ils se renfermaient tous deux, ne douta point que ce ne fût pour méditer une troisième sortie. Dans le désespoir que lui causait cette idée, elle résolut d'aller implorer le secours du bachelier Samson Carrasco, pour qu'il détournât don Quichotte de son funeste dessein. Elle prit aussitôt sa mante, courut chez le bachelier, qu'elle trouva se promenant dans la cour de sa maison. Le bachelier, l'ayant rassurée de son mieux, la renvoya à la maison, lui promettant de la suivre aussitôt.

Pendant ce temps don Quichotte et Sancho causaient ensemble. « Vous saurez, monsieur, commença l'écuyer, que j'ai déjà fait part à ma femme de mon projet de suivre encore votre seigneurie. — Eh bien ! ami, qu'en dit Thérèse ? — Ah ! ah ! Thérèse dit bien des choses. Elle est bavarde, Thérèse ; mais moi, je soutiens qu'il faut

pourtant l'écouter. — Sans doute, je suis de cet avis ; mais parle plus clairement, n'entortille pas ce que tu veux dire. — Moi, je ne dis rien ; c'est ma femme qui m'assourdit les oreilles, en me criant que nous sommes tous mortels ; qu'aujourd'hui l'on est debout, demain enterré. Thérèse répète ce qu'elle entend prêcher en chaire. — Tout cela est d'une grande vérité ; mais je ne vois pas à quoi cela revient. — J'étais comme vous, monsieur, je ne le voyais pas non plus ; à la fin je crois l'avoir trouvé. Thérèse voudrait qu'au lieu des récompenses que votre seigneurie me promet, et qui viendront ou ne viendront pas, vous me donnassiez, pendant le temps que je serai à votre service, ce qu'elle appelle une espèce de gage, comme qui dirait *tant par mois*. Cela n'empêchera point que si vous trouvez l'occasion de me glisser une île dans la main, je ne l'accepte, comme de raison, et je la rabattrai de mes gages ; nous serons toujours à même de faire ce petit compte, et Thérèse sera contente.

— Je commence, reprit don Quichotte, à vous comprendre, ami Sancho ; et je ne demanderais pas mieux que de remplir les intentions de votre femme si j'avais trouvé dans une seule histoire de chevalier errant un exemple d'un écuyer à *tant par mois*. Je les ai toutes lues avec grand soin ; je n'y ai vu que des écuyers servant leurs maîtres pour le plaisir de les servir, et attendant sans se plaindre que leur bonté les récompensât : pour rien au monde je ne voudrais déroger à cette antique coutume. Si cet espoir vous suffit, partons ensemble, j'en serai charmé : s'il ne vous suffit pas, Sancho, restez dans votre maison, nous n'en serons pas moins bons amis. Et ne craignez pas pour cela que je manque d'écuyers. »

Sancho, tout triste et tout pensif, écoutait en se grattant la tête. Il avait cru d'abord que son maître frémirait à la seule idée de le perdre ; la tranquillité de don Quichotte dérangeait tous ses calculs. Le bachelier Carrasco, suivi de la gouvernante, arriva dans ce moment. Il court embrasser don Quichotte, et d'une voix élevée : « O fleur de la chevalerie, dit-il, lumière brillante des enfants de Mars, honneur et gloire de la nation espagnole ! puisse le Dieu tout-puissant qui veille sur les héros confondre les envieux qui tenteraient de mettre des obstacles à ta troisième campagne ! » Regardant alors la gouvernante, stupéfaite de ce début : « Je reconnais, dit-il, que le

destin, plus fort que nous, ma chère dame, veut que le grand don Quichotte consacre de nouveau son bras invincible à la défense des opprimés. Courage donc, brave et beau don Quichotte ! rentrez dès demain, dès aujourd'hui même, dans cette route de l'honneur ; et si quelque chose vous manque, si votre écuyer ne peut vous suivre, me voici prêt à le suppléer. »

Don Quichotte se retournant alors vers Sancho : « Eh bien ! dit-il, penses-tu que je manquerai d'écuyers ? Tu l'entends, ami ; le voilà, ce fameux bachelier Carrasco, ce favori des muses de Salamanque, cet aigle de nos écoles, le voilà qui veut s'exposer aux intempéries de l'air, à la faim, à la soif, à tous les périls, pour suivre, comme simple écuyer, les traces d'un chevalier errant ! A Dieu ne plaise que j'enlève aux lettres celui qui doit faire leur gloire, et que je prive les sciences de leur plus digne soutien. Non, non, seigneur Carrasco ; demeurez dans votre patrie, pour l'illustrer, l'éclairer ; je serai content du premier écuyer qui voudra me suivre lorsque Sancho m'aura quitté. — Jamais je ne vous quitterai, répondit Sancho en fondant en larmes ; si vous avez la bonté de vouloir toujours de moi, je ne demande pas mieux que d'aller avec vous. Quand je vous ai parlé de gages, c'était pour plaire à ma femme, qui, lorsqu'elle a quelque chose dans la tête, fait le diable à la maison. Mais voilà qui est fini, je serai le maître une fois. Tout est dit, monsieur, je ne demande rien, je me contente de ce testament dont vous m'avez déjà parlé : arrangez seulement la chose de manière qu'on ne puisse revenir là-dessus, et mettons-nous en chemin ; je vous servirai tout aussi bien que monsieur le bachelier, qui vient là s'offrir on ne sait pourquoi. »

Notre chevalier tendit la main à Sancho, qui la baisa. La réconciliation étant faite, il fut décidé que don Quichotte partirait avant trois jours. Carrasco lui promit un casque qu'un de ses amis possédait. La gouvernante et la nièce eurent beau dire des injures à ce maudit bachelier, s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, don Quichotte et Sancho firent tous leurs préparatifs. Le surlendemain, vers la fin du jour, ils montèrent, l'un sur Rossinante, l'autre sur son âne fidèle, et prirent ensemble la route du village du Toboso.